

## « Le prix »

Jean Cléo Godin

---

Numéro 59, 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/27533ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

### Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

### ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

### Citer ce compte rendu

Godin, J. C. (1991). Compte rendu de [« Le prix »]. *Jeu*, (59), 181–183.

## «le prix»

Texte d'Arthur Miller; traduction : Michel Dumont et Marc Grégoire.  
Mise en scène : Yves Desgagnés, assisté de Monique Duceppe;  
décor : Martin Ferland; costumes : Anne Duceppe; éclairages :  
Claude Accolas; accessoires : Normand Blais, assisté d'Éric Aubuchon;  
bande sonore : Claude Lemelin. Avec Michel Dumont (Walter),  
Patricia Nolin (Esther), Gilles Pelletier (Solomon) et Gilles Renaud  
(Victor). Production de la Compagnie Jean-Duceppe, présentée au  
Théâtre Port-Royal du 20 février au 30 mars 1991.

### aux limites de la «vraie vie»

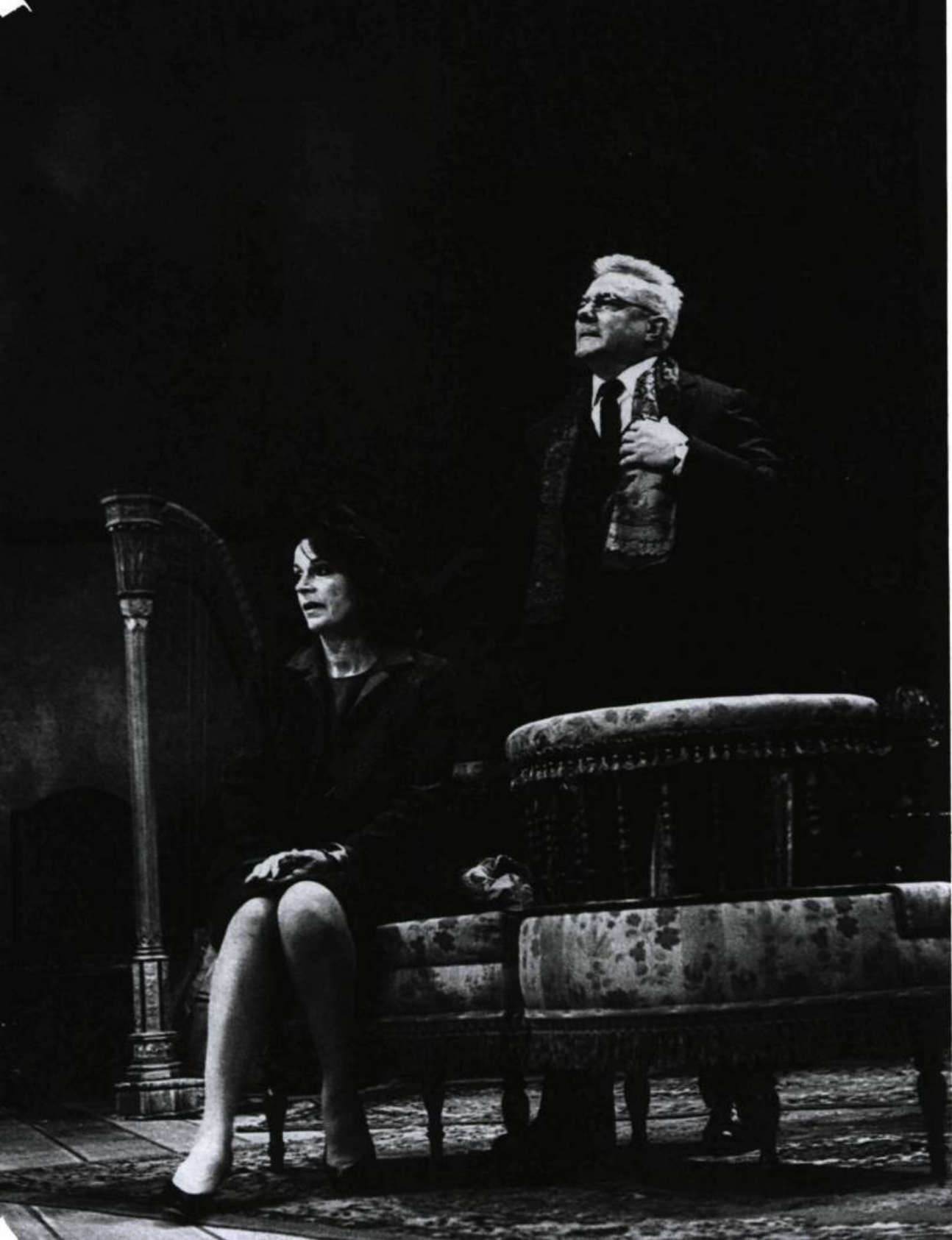
Le souvenir du regretté Jean Duceppe reste associé au rôle de Willy Loman qu'il a incarné, sur scène et à la télévision, dans *Mort d'un commis-voyageur* d'Arthur Miller, et la Compagnie Jean-Duceppe semble avoir trouvé, chez ce grand dramaturge américain, le répertoire qui lui réussit mieux que tout autre. *Les Sorcières de Salem* avaient sans doute constitué sa plus belle réussite de la saison 1988-1989, et il y a fort à parier qu'on reconnaîtra, dans cette production du *Prix*, non seulement un superbe hommage posthume au fondateur de la compagnie, mais l'un des grands moments de son histoire.

Le récit dramatique de cette pièce créée en 1969 suggère une parenté avec *le Long Voyage vers la nuit* qu'Eugene O'Neill écrit en 1940 mais qui ne sera créé qu'après la mort du dramaturge, et que la Compagnie Jean-Duceppe a produit pendant la saison 1989-1990. Bien sûr, le personnage de la mère, à peine évoqué chez Miller, est au cœur de la pièce d'O'Neill, et celui du père, déjà mort depuis seize ans, n'y est pas incarné physiquement sur scène. Mais tout au long de la représentation, son fauteuil vide à l'avant-scène impose sa présence avec une vérité étonnante, pendant que les deux frères, au moment de vendre les meubles accumulés dans la maison familiale, s'affrontent et tentent en vain de régler leurs comptes. L'un est policier et l'autre chirurgien, mais le spectateur découvrira que, derrière ces différents statuts sociaux qui semblent indiquer que l'un a réussi sa vie et l'autre pas, les deux frères ne peuvent que constater un même échec, peut-être dû (mais le texte de Miller reste imprécis là-dessus) à un père écrasant et

manipulateur dont aucun des deux n'a sans doute réussi à se libérer.

Il faut donc lire le titre comme une métaphore. Pendant toute la première partie de la pièce, le fils policier négociera avec un vieil antiquaire fort habile à manipuler les clients lorsqu'il flaire une aubaine. Le second fils surgit au moment même où la transaction se conclut, ce qui remet tout en question. L'épouse du policier, qui rêve d'une retraite dorée, s'en mêle également pour juger que le prix convenu n'est pas assez élevé, mais il est alors devenu clair que l'on ne parle plus des meubles, chacun des frères tentant d'évaluer le prix qu'il a dû payer, qui pour réussir une carrière prestigieuse (au prix de sa propre vie familiale), qui pour répondre aux exigences de sa conscience qui lui impose la lourde responsabilité du père, au prix de sa propre réussite sociale. Il faut cependant reconnaître que cette seconde partie tombe lourdement dans le discours moralisateur, trop explicite, alors que le subtil marchandage de la première partie, tout en insinuations et suggestions, contenait déjà l'essentiel du «message», dans une confrontation mesurée, contenue et d'une remarquable efficacité dramatique.

Sans doute est-ce d'abord au metteur en scène Yves Desgagnés qu'il convient d'attribuer la réussite de l'ensemble, dont le spectateur retient d'abord l'éblouissant dispositif scénique créé par Martin Ferland, lequel fait presque oublier la performance des interprètes. On a beaucoup souligné l'interprétation exceptionnelle de Gilles Pelletier, remplaçant au pied levé Benoît Girard dans le rôle du vieil antiquaire Solomon, et il est vrai qu'il campait le personnage avec toute la puissance souhaitée et, surtout, un sens infini des subtilités et nuances qui doivent porter son discours de marchand futé, âpre au gain mais dont toute la rhétorique vise à piéger la victime avec de bons sentiments. Interprétation si forte qu'elle aurait pu débalancer la production s'il y avait eu la moindre faiblesse chez les autres. Mais Michel Dumont, dans le rôle du fils chirurgien, et Gilles Renaud, dans celui du policier, ont su rendre leur personnage avec une vérité soutenue, d'une intensité toujours mesurée, parfaitement contrôlée. J'avoue cependant avoir été tout



particulièrement touché par l'interprétation de Patricia Nolin, en qui on retrouvait comme la quintessence de cette femme américaine de classe moyenne qu'on a vue mille fois au cinéma, un peu trop portée sur l'alcool pour oublier le mal de vivre qu'elle traîne, faute de pouvoir réaliser ses ambitions. Le « personnage » est si connu qu'il constitue un cliché de la civilisation américaine et il aurait pu être rendu avec facilité, paraître convenu ou caricatural. Mais à sa manière de traîner de la voix, comme dans son maintien, d'une légère gaucherie savamment étudiée et contrôlée, ou au flou de son regard désabusé, on la sentait entièrement habitée par son personnage, frémissante et sensible, merveilleuse de vérité. Et comme elle occupe seule avec son mari tout le début de la pièce, c'est elle qui impose à l'ensemble un ton, un registre de sobriété qui ne se dément pas. Mais tout cela, me semble-t-il, révèle une direction d'acteurs d'une remarquable sûreté et dont le mérite revient d'abord à Yves Desgagnés.

Pour cette production, Martin Ferland a imaginé un grenier où sont entassés les vieux meubles à vendre, auquel on accède par un escalier installé au milieu de la scène. Décor où le bric-à-brac accumulé pêle-mêle, recouvert de poussière et de fils d'araignée, avec sa harpe à la table d'harmonie brisée et ses cordes cassées, avec son armoire d'époque où ont été conservées les robes de soirée de la mère, reflète fidèlement le récit dramatique qui, au premier niveau, raconte la liquidation d'un patrimoine familial riche, mais lourd et comportant ses scories, ses brisures et ruptures. Jamais je n'avais vu l'espace du Théâtre Port-Royal — récemment rebaptisé Jean-Duceppe — utilisé de manière aussi intelligente pour un spectacle, car l'amoncellement de meubles composant le décor occupe tout l'espace de jeu. Au milieu de ce décor, l'escalier servant aux entrées et sorties des personnages fait pleinement sens en délimitant le présent et le passé, le monde extérieur et l'intériorité des personnages. Il fallait voir par exemple comment Esther s'y installait un bon moment, hésitante, faisant un pas vers le haut et deux vers le bas, comme incapable de se situer clairement entre ces deux univers, alors que le chirurgien « surgit » de l'extérieur pour y retourner tout aussi brusquement; mais le policier, lui, ne quitte pas un instant

l'espace de l'intériorité, du passé familial et des valeurs traditionnelles à maintenir.

Le propos de la pièce déborde pourtant ce récit réaliste et, comme on l'expliquait dans le programme, « déterminer le prix d'un lot de vieux meubles est plus facile que d'évaluer la vie d'un homme ». Cela aussi, l'ingénieux dispositif scénique l'exprimait efficacement, par un jeu de transparence de la toile de fond laissant apercevoir un prolongement en abîme. Reflets infinis où chaque spectateur pouvait se sentir concerné, se situer et se reconnaître. Chacun, comme les quatre personnages de la pièce, sait que sa vie a été faite de manipulations et de négociations, de choix plus ou moins heureux dont il faut, tôt ou tard, payer le prix. Et sans doute y a-t-il, dans chaque vie, un escalier délimitant la « vraie vie », avec ses contraintes, ses joies ou déceptions, et le grenier des fantasmes, où voisinent les ambitions déçues et les valeurs sacrées.

**jean cléo godin**

Dans *le Prix* d'Arthur Miller, Walter, le fils chirurgien (Michel Dumont) et sa femme Esther (Patricia Nolin). L'interprétation touchante de Patricia Nolin faisait retrouver « la quintessence de cette femme américaine de classe moyenne qu'on a vue mille fois au cinéma, un peu trop portée sur l'alcool pour oublier le mal de vivre qu'elle traîne, faute de pouvoir réaliser ses ambitions ». Photo : André Panneton.